

## ABONNEMENTS

Belgique: fr. 25-00. — Etranger: fr. 28-00 (Port en sus.)

L'Année parue:

Belgique: fr. 30-00. — Etranger: fr. 33-00 (Port en sus.)

## L'ÉMULATION

PUBLICATION MENSUELLE DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE

## D'ARCHITECTURE

DE BELGIQUE

## ANNONCES A FORFAIT

S'adresser rue des Palais, 193

SCHAERBEEK.

## DIRECTION:

Rue Cans, 22, Ixelles.

## RÉDACTION:

Rue des Quatre-Bras, 5, Bruxelles.

— DÉPOSÉ —

— DÉPOSÉ —

— DÉPOSÉ —

— 85 —

Bruxelles, Juin 1876.

## SOMMAIRE:

L'Architecture contemporaine. E. A. — Nos Excursions. — Cologne et Aix-la-Chapelle. E. A. — Faits divers.

## L'Architecture contemporaine

L'excellente publication que dirige Monsieur Gustave Lagye : la *Fédération artistique*, publie une étude intéressante sous ce titre: l'Architecture en Belgique; c'est un examen rapide de l'architecture contemporaine, après un bref aperçu de l'histoire de l'art et de son caractère aux trois grandes époques qui nous ont donné l'art grec, l'art romain et l'art ogival.

Ainsi que le fait remarquer l'auteur de cette étude, l'architecture grecque arrive après un grand nombre de siècles d'archaïsme; c'est un art complet, qui se présente à nous dans ses manifestations grandes et simples, fortes et poétiques: art issu de la recherche patiente du beau et de l'observation raisonnée de centaines de générations.

L'architecture romaine qui lui succède n'est pas née comme l'art des Grecs, d'un profond sentiment artistique, du besoin et de l'amour du beau; c'est un art parti d'un principe emprunté et que les *maîtres du monde* voulurent s'assimiler sans cependant le copier servilement; c'est l'art des Grecs interprété par les Romains qui ne pouvaient comprendre comme leurs vaincus et leurs maîtres, à la fois, la beauté idéale, la grandeur et l'expression esthétique de l'architecture.

L'architecture ogivale est une création nouvelle; art enfanté par l'esprit religieux ou, tout au moins, inspiré par lui, et dont tous les éléments élèvent l'esprit en lui communiquant l'impression du recueillement et de l'aspiration vers le ciel.

L'auteur de l'article que nous citons semble dédaigner quelque peu toutes les autres manifestations de l'art; il en fait une sorte de seconde catégorie ne reconnaissant, pour la première, que les créations architecturales: l'art grec et l'art ogival. Tout le reste n'est que secondaire et cependant on ne peut s'empêcher d'en faire une étude spéciale; à ce point de vue la conclusion serait donc: il n'y a que deux styles, le Grec et l'Ogival; il y a un grand nombre de genres: le romain, le byzantin, le mauresque, les genres des différents Henri et Louis, la Renaissance et l'architecture moderne.

Après avoir ainsi disséqué le *Passé architectural*, l'auteur pose les trois questions ou principes suivants:

1° De tous les arts, l'architecture semble être celui qui doit avoir fait le plus de progrès.

2° L'architecture, semble-t-il, devrait être, de tous les arts, le mieux enseigné.

3° L'architecture, semblerait-il, devrait être, de tous les arts, le moins soumis aux fluctuations de la mode et aux fantaisies du moment.

La réponse, ou la conclusion de l'examen de ces trois principes, conduit l'auteur à nier qu'il y ait progrès en architecture, à affirmer que l'enseignement artistique est mauvais et que l'architecture subit le caprice du moment, les fluctuations de la mode.

Nous concédons volontiers qu'il n'y ait pas progrès en architecture, comme le comprend le correspondant de la *Fédération*; c'est-à-dire que si nous nous comparons aux Grecs, aux Romains et aux Gothiques, nous ne faisons pas mieux qu'eux; nous ne faisons pas toujours aussi bien qu'eux et, même, nous faisons souvent beaucoup plus mal.

Mais ce n'est pas ainsi, croyons-nous, qu'il faut interpréter le *progrès architectural*; non, il ne faut pas demander au XIX<sup>e</sup> siècle de faire mieux que le siècle de Périclès, que le siècle des Césars; non il ne faut pas demander à l'architecture moderne plus de grandeur, plus d'harmonie, plus de simplicité et plus d'expression que n'en possédait l'art grec.

Viendra-t-il jamais à l'esprit du critique de placer

— 86 —

au dessus de la poésie mélancolique, rêveuse, des hommes du nord le lyrisme passionné, impétueux des méridionaux.

L'art ne peut qu'arriver à l'expression plus ou moins parfaite du beau et les différentes époques de l'art ont eu des moyens propres d'en porter l'impression; les moyens ne peuvent être les mêmes, car il faudrait créer pour cela, non seulement des peuples identiques de mœurs, de coutumes, de savoir et de civilisation, mais encore des générations aux sentiments immuables: en un mot, la solution du problème que Charles-Quint passa toute sa vie à étudier sans pouvoir le résoudre.

Non, nous n'irons pas, par exemple, épris d'un fol enthousiasme de l'art ogival, nous prosterner devant l'ogive en dédaignant l'art classique; les monuments créés par les anciens, tant ceux d'Athènes, que ceux de l'Occident, feront vibrer en nous le sentiment du beau, car ce n'est pas le style qui nous l'imprime, c'est la simplicité et la grandeur des proportions et des éléments; c'est la variété et l'unité dans l'ensemble et les détails.

Que l'on ne demande donc pas à l'art ogival de faire mieux que l'art grec, que l'on ne donne point au progrès cette signification de la progression ascendante des styles.

Le progrès en architecture, pour nous, ne doit pas être contesté; pour cela il suffit de parcourir toutes les productions de l'art depuis la décadence de l'art ogival: le gothique flamboyant. Et même si nous étudions la Renaissance, époque que l'on se complait souvent à placer avant toutes celles formant la 2<sup>e</sup> catégorie, depuis le classique, nous trouvons une nouvelle affirmation de progrès.

Certes, comme le dit l'auteur « on fait maintenant de la Renaissance (dite flamande) et comment la fait-on? En pillant à droite un détail, à gauche un autre, et en tâchant d'assembler assez bien ces débris pour que la disparité ne soit pas trop évidente! »

Mais comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Croyez-vous que nous puissions, nous, après trois siècles bientôt, réinventer la Renaissance flamande?

Où nous trouvons le progrès au contraire, c'est lorsque nous voyons concevoir un édifice, interpréter la façade en lui donnant le mouvement et le caractère de la Renaissance, mais en éliminant avec soin tout ce qui pêche contre la logique, la simplicité et la proportion, en cherchant en un mot, dans la Renaissance, la plus grande, la plus puissante expression du vrai et du beau. Voilà, par ce que font sous nos yeux nos bons maîtres, où nous trouvons qu'il y a progrès au XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous ne contestons nullement que les architectes, nos contemporains, ne fassent généralement que servir le présent au moyen du passé, et, dans la généralité des constructions, nous ne trouvons que le travail de la mémoire substitué à celui de l'imagination; mais nous nous refusons à reconnaître que cela soit général.

Toutefois, nous nous empressons de dire que notre appréciation ne porte que sur le présent et qu'elle ne peut être appliquée, même, aux œuvres édifiées il y a quinze ou vingt ans. L'école de 1830 pouvait-elle d'ailleurs faire plus qu'elle n'a fait? Elle succédait à l'Empire, qui avait tenté un retour vers l'art grec, mais qui n'avait ni la science nécessaire, ni la conviction, ni la foi dans cet art, qui ne pouvait le comprendre et bien moins encore l'interpréter. Aussi que d'efforts, que de travail n'a-t-il pas fallu pour que les artistes de 1830 sortissent d'une voie dangereuse et fineste pour retrouver la logique et le goût architectoniques!

Certes alors, ce que disait M. Pfau en 1862 était applicable, était vrai, et l'auteur de l'article que nous discutons, en le paraphrasant, serait dans le vrai en fixant cette époque.

Dans ses lettres sur le congrès artistique d'Anvers, M. Pfau disait: *Ainsi nous nous trouvons dans un interrègne, et ce n'est pas tout à fait la faute de nos architectes s'ils ont perdu la boussole. Pourtant, malgré les défaveurs de l'époque, on pourrait faire mieux;*

— 87 —

car, il faut bien le dire, jamais, de mémoire d'homme, l'architecture n'a présenté un aspect si désolant. La grande loi de l'architecture, la loi du groupement, de cette image de toute construction, a disparu du code de l'architecte. Depuis qu'il n'y a plus d'idée dominante qui lui coupe et divise sa bâtisse, celle-ci est devenue du carton pierre. Là il n'y a plus rien qui avance, rien qui recule, rien qui s'élançe, rien qui parle, rien qui domine. — Rien! qu'une rangée monotone et désespérante de divisions et de trous. La caserne, voilà l'idéal de l'architecture moderne.

Certes, comme le dit le savant écrivain que nous citons, les architectes avaient perdu la boussole, et ce n'était pas tout à fait de leur faute; comment ne l'auraient-ils pas perdue dans une époque où l'intelligence n'avait d'efforts que pour l'étude de la pyrotechnie et de la fortification des villes, où les gouvernements n'avaient d'or que pour la construction de bastions, de forts et de casernes, que pour la fabrication des fusils et des canons.

Il est plus surprenant encore que, non-seulement les architectes aient perdu la boussole, mais qu'il se soit trouvé encore des architectes savants dans cette époque de sabre et de panache.

Si l'école de 1830 n'a pas créé un style, elle a pu, et c'est beaucoup, se créer elle-même, reconstituer un art tué par les circonstances défavorables d'une époque malheureuse entre toutes, retrouver les grands principes de l'architecture et préparer à notre génération la voie du réveil artistique et par conséquent la voie du progrès.

Il est encore une preuve du progrès en architecture, et celle-là est moins discutable; c'est le retour vers les monuments de l'art du moyen-âge, méprisé par les hommes de l'Empire qui n'y reconnaissaient que les œuvres d'une époque d'ignorance et de barbarie.

Et l'ardeur avec laquelle des peuples se sont mis à restaurer leurs édifices; le relèvement ou l'achèvement de nos vastes cathédrales, ne sont-ce pas là des causes certaines de progrès! Certes, il y a eu de ces restaurations plus déplorables, s'il est possible, que les mutilations stupides de la brillante époque Louis XV; mais depuis, se sont élevés des édifices nouveaux, d'un style emprunté à nos ancêtres et, souvent, présentant de grandes beautés.

Nous croyons, nous sommes convaincus que la marche de l'architecture contemporaine est bonne, car elle la conduit, rapidement, dans la voie du progrès; nous construisons dans les styles du passé, mais nous les interprétons avec l'esprit et les idées de notre époque. N'est-ce pas la marche de l'art dans le passé? N'est-ce pas ainsi que, après l'ère gallo-romaine a surgi l'époque romaine dont les perfectionnements successifs ont conduit au gothique; l'histoire d'hier est celle d'aujourd'hui; ce sera celle de demain, et le progrès, dans les arts comme dans les sciences, consiste dans cette marche constante dont chaque jour voit ajouter une pierre à l'édifice-humanité, jusqu'à ce que, arrivé au faite, l'art trouve devant lui le seul obstacle qu'il ne puisse vaincre: l'impuissance, l'imperfectibilité; c'est le moment de la décadence.

Oui, nous croyons au progrès, et nous avons foi dans l'avenir. Un style ne se cherche et ne se trouve pas; il est spontané comme le sentiment qui le fait naître; sentiment d'abord inconscient, et qui augmente chaque jour jusqu'à ce qu'enfin il s'affirme, se recueille, et, réunissant les matériaux épars autour de lui, il offre à l'homme sa manifestation, son expression, en un mot jusqu'à ce qu'il crée.

L'œuvre plastique ou poétique peut, jusqu'à un certain point, surgir de l'inspiration individuelle; mais le style architectural ne se contente pas d'un homme; il faut des peuples pour jeter ses racines. Il vient comme les cristaux et pousse un beau matin, personne ne sait comment, du sentiment collectif de toute une race, dominé par la même pensée, une, et poussant au même but, le beau. Ce ne sont pas seulement les pyramides qui ont été construites par un peuple entier. E. A.

(La suite au prochain numéro.)

## Excursion à Cologne et Aix-la-Chapelle

3, 4 ET 5 JUIN.

C'est le 3 juin que nous avons quitté Bruxelles et, le soir vers 9 heures, nous descendions à la Gare centrale de Cologne. Nous nous trouvons immédiatement après devant le *Dôm*, la grande, la superbe cathédrale. Bien qu'il soit nuit, et peut-être à cause même de l'obscurité qui ne nous permet de voir que les masses en nous faisant deviner les détails, le Dôme produit sur nous une grande et profonde impression.

Mais nous avons hâte de trouver un gîte, de nous assurer d'un lit; nous nous éparpillons, les uns de ci, d'autres de là, pour nous retrouver une heure après (la même pensée nous était venue) devant le transept sud. De là nous nous rendons au Rhin qui, à la clarté (bien pâle malheureusement) de l'astre de la nuit est d'un effet grandiose. Nous nous promeons pendant quelque temps sur l'immense pont métallique à longeron horizontal jeté de Cologne à Deutz, en nous laissant aller à la douce rêverie dans laquelle nous plongeant et la fatigue du voyage et le clapotement cadencé et discret des petites vagues du vaste Rhin sur les énormes piles du pont. Un train qui vient à passer dans la galerie du pont réservée au chemin de fer nous permet d'apprécier combien sont faibles les trépidations sous le poids énorme d'un train en marche.

L'heure avance avec la nuit, et nous nous décidons, presque à regret, à regagner nos gîtes respectifs, en nous donnant rendez-vous pour le lendemain en face du portail principal du Dôme.

L'itinéraire adopté pour le dimanche était le suivant : Parcours en bateau à vapeur de la distance qui sépare le grand pont du Rhin de la Flora et du Thiergarten; visite de ces deux remarquables établissements; retour à Cologne vers midi pour nous rencontrer avec M. le consul de Belgique et, après le déjeuner, visite des édifices remarquables.

Le Thiergarten que nous visitons d'abord, est l'un des plus beaux jardins zoologiques d'Europe; nous en admirons les jardins, ainsi que les ours blancs, les deux couples splendides de lions, la panthère, etc., etc. Après quelques caresses à un gentil lionceau, et une visite aux éléphants qui nous étonnent par leur adresse et leur obéissance au cornac, nous nous rendons à la Flora.

La Flora est splendide; les jardins, les pelouses, les bosquets, les haies taillées, les serres où nous nous réconfortons, tout nous y paraît très-beau et l'est en réalité. Je renonce à décrire toutes les beautés de cet Eden; je dirai seulement que dans la vaste halle ou *serre*, les murs sont en maçonnerie, les armatures des vitrages et les charpentes sont en fer. Le plan rappelle les grandes données de la grande salle de la Bourse de Bruxelles: grande nef avec deux transepts. Il est fâcheux que cette serre ne soit pas mieux entretenue.

Mais il est temps de songer au retour; en quelques minutes le bateau à vapeur nous ramène à la ville et nous nous dirigeons vers le Dôme où, peu après, la députation qui s'était rendue chez M. le baron de Stein d'Altenstein, vient nous rejoindre et nous annoncer que le premier Bourgmestre de la ville, M. le docteur Becker, va nous conduire lui-même à l'hôtel-ville.

L'hôtel-ville de Cologne est un édifice très-remarquable, et dont diverses parties sont réellement belles. Nous y pénétrons par le splendide porche en Renaissance dont la façade, avec un étage, se compose de deux rangs superposés d'arcatures au nombre de cinq et ornées de colonnes. Celles-ci sont engagées pour les travées extrêmes et sont précédées de colonnes isolées pour la travée centrale qui se trouve terminée par une splendide lucarne du même style ornée d'une statue en pied. La toiture qui forme comme un immense talon renversé est ornée de petites lucarnes dont le toit à la forme d'une demi-pyramide avec une arête dans l'axe; vue sur l'angle par conséquent. Ces lucarnes, comme toute la toiture d'ailleurs, sont ornées de crêtes et d'aiguilles ou fleurons qui donnent beaucoup de caractère à cette partie de l'édifice. L'ancien hôtel-ville appartient au style ogival tertiaire; la tour peut-être un peu lourde est très-riche de détails; il en est de même de la partie Renaissance, d'ailleurs, dont nous omissions de citer les remarquables et fines sculptures (médaillons, bas reliefs, cuirs, etc.).

Ainsi que vous l'avez remarqué, l'hôtel-ville de Cologne, comme la ville elle-même et notamment le cours du Rhin, subit de notables modifications.

La grande salle de l'hôtel-ville, dont un gardien complaisant nous fait remarquer la sonorité et l'écho, ainsi que la salle où fut le siège de la ligue hanséatique, qui y tint ses séances, sont très-intéressantes. La seconde est ornée de statues de chevaliers.

Nous parcourons ensuite les bureaux des travaux publics où le bourgmestre nous montre les plans à diverses époques de la ville qu'il administre; il nous pousse même la gracieuseté jusqu'à nous offrir, revêtu d'une flatteuse dédicace et signé de sa main, le *fac-simile* d'un plan de Cologne imprimé le siècle dernier; aussi je considère comme un devoir d'exprimer à M. le premier bourgmestre, docteur Becker, toute notre reconnaissance pour l'accueil aimable qu'il nous a fait, les renseignements précieux qu'il nous a donnés.

Nous consacrons le reste de la journée à parcourir les églises les plus remarquables de Cologne, c'est-à-dire toutes, car elles le sont également.

C'est, tout naturellement, vers le *Dôm* que nous nous dirigeons d'abord, car nous sommes encore tout pleins de la profonde impression que nous avons ressentie le soir à l'aspect de ces masses colossales, imposantes. Cette impression de *grandeur*, maintenant que nous voyons l'édifice animé par les effets de la pleine lumière, se complète par le sentiment de richesse et d'élégance qu'éveille en nous la splendeur des détails.

La façade principale est divisée en trois grands membres: à droite et à gauche des tours, au centre le pignon marquant la *grande nef*. Les tours sont divisées en deux parties par un contrefort qui se termine au-dessus des fenêtres du premier étage; cette division nous montre les deux galeries latérales

qui se trouvent de chaque côté du grand vaisseau. La cathédrale de Cologne a donc cinq nefs.

Trois entrées, comme dans la plupart des églises ogivales, s'ouvrent sur la nef centrale et les deux premières nefs des bas-côtés; ces trois entrées sont indiquées en façade par de splendides porches profonds, ornés d'une forêt de moulures verticales qui viennent dessiner la voussure en ogive qui les couvre, de piédestaux portant les statues des apôtres, admirables spécimens de la statuaire du moyen-âge, cités par Monsieur Viollet le Duc dans son dictionnaire. Ces figures, grandeur nature, sont placées dans des niches couronnées par des dais, véritable dentelle de pierre d'une grâce et d'un fini admirables.

Les trois porches sont couronnés par des pinacles ajourés, dont les versants sont ornés d'aiguilles (disposition très-remarquable); les deux fenêtres, à droite et à gauche, sont à meneaux; elles sont couronnées de pinacles ornés de feuilles de chou et de fleurons, arrivant jusqu'au membre supérieur formant appui de la galerie au triforium, dont le dessin et la finesse sont très-beaux. Les fenêtres du premier étage sont plus hautes. Il y en a deux à chaque tour; elles sont en quelque sorte géminées, car elles ne sont séparées que par un léger contrefort qui, dès la naissance des pinacles couronnant les fenêtres, devient plus élégant et se termine par une pyramide à fleurons.

Au-dessus une seule fenêtre à meneau et couronnée d'un pinacle. (C'est là que les travaux en sont arrivés aujourd'hui.)

Le transept, sur lequel s'ouvrent trois porches rappelant ceux de la façade principale est également très-beau et d'un effet grandiose; nous remarquons la disposition des fenêtres qui sont à doubles meneaux.

L'abside est encore une des belles parties; sur le mur extérieur du chevet s'élèvent des contreforts de hauteurs différentes; ceux qui dominent soutiennent au moyen d'un arc-boutant les contreforts portés par les piliers dessinant les petites chapelles du chevet. Un second arc vient soutenir la poussée des nervures du chœur.

Après avoir admiré la superbe, la grande cathédrale, nous pénétrons sous ses voûtes hardies, nous franchissons le *narthex* divisé en deux travées et nous entrons dans le sanctuaire au seuil duquel nous nous arrêtons frappés d'admiration.

Une douce lumière en éclaire les membres principaux; cette lumière, sobre, laisse la plus grande partie de l'église plongée dans un demi-jour tempéré par les reflets; les fenêtres des bas-côtés laissent pénétrer latéralement une lumière pâle qui se glisse sous les voûtes, suit les nervures, glisse doucement sur les colonnettes élancées qui enveloppent les piles entre les bas-côtés, et vient mourir sur les grands piliers, plus puissants, qui dessinent la grande nef. Les fenêtres du grand vaisseau, percées au-dessus des bas-côtés et du triforium versent une lumière colorée qui frappe les fortes piles, vient accentuer les grandes lignes et faire ressortir la hauteur prodigieuse de la nef principale.

Après avoir parcouru les chapelles latérales du chevet et les bas-côtés, nous sortons de la cathédrale de Cologne pour visiter les autres édifices remarquables; mais l'après-dîner est déjà bien entamé, aussi est-ce trop rapidement que nous avons vu l'église des *Minorites* (gothique du XIII<sup>e</sup> siècle), le Musée, dont la façade, de style ogival, nous a paru belle, et les églises que nous citons ci-dessous.

L'église *Saint-Géréron* appartient au commencement du treizième siècle (1212) et fut réparée en 1434 et 1683. Elle est de style roman et se compose d'une grande salle en forme de décagone d'où l'on monte, par un escalier élevé, dans un chœur rectangulaire terminé par une abside romane (demi-circulaire). L'ensemble de l'édifice laisse parfaitement deviner ce plan; au-dessus de la grande salle décagone se trouve une vaste coupole convertie en pyramide; les dix pans de murs sont percés de larges fenêtres ogivales et la toiture est portée immédiatement par une petite galerie de caractère byzantin, d'une grande beauté. La nef principale est indiquée par son vaste toit à deux versants qui termine au-dessus de la toiture demi-conique de l'abside, un vaste pignon découpé qui s'appuie sur les tours.

Les tours sont jumelles; de forme rectangulaire, elles sont divisées au-dessus de l'abside en quatre étages ornés d'arcatures romanes géminées ou trilobées; celles du dernier étage sont percées et renferment les abat-sons.

Il existe à l'église *Saint-Géréron* de nombreux monuments du moyen-âge très-intéressants; sous les porches se trouvent des pierres tombales en face d'une figure de Christ très-remarquable.

De *Saint-Géréron*, à l'église des Apôtres il n'y a pas loin. Cette église a été construite presque en même temps que celle que nous venons de quitter; son style l'indique parfaitement. L'église des Apôtres est encore une belle église romane, d'un grand caractère; elle est formée d'une grande nef, précédée de la tour principale et terminée par un transept carré, à coupole, dont les deux côtés latéraux et celui du fond sont ornés de trois absides demi-circulaires. A la rencontre de ces absides se trouvent deux tours très-élégantes; il y a donc deux tours semblables, et la galerie qui circule sous les toitures coniques des trois absides les coupe à peu près au milieu.

L'église des Apôtres, aussi belle que l'église *Saint-Géréron*, comme style et caractère, plait plus que cette dernière par la grâce de ses silhouettes, la beauté et l'élégance de ses proportions.

La toiture en pyramide octogonale ressemble à celle de *Saint-Géréron*, mais elle est, aux Apôtres, terminée d'un façon très-heureuse par une lanterne à toiture lobée.

Après l'église des Apôtres, nous visitons l'église *Sainte-Marie* du Capitole qui est encore une église romane, mais malheureusement remaniée à diverses époques.

L'église *Saint-Martin*, de style roman, rappelle par ses trois absides, l'église des Apôtres; le transept porte une tour rectangulaire dont trois angles sont ornés de tourelles très-élégantes. Cette tour est très-belle et l'ensemble de cette église est admirable.

Voilà quels sont les édifices religieux que nous avons pu visiter, trop rapidement pour ne pas regretter le peu de temps dont nous disposions.

Nous visitâmes encore le *Guzenich* dont l'architecture appartient au quinzième siècle et où nous avons remarqué la vaste salle du premier étage qui a près de soixante mètres de long sur vingt-cinq de large, huit de hauteur aux bas-côtés et quatorze au milieu. Il y fut donné jadis des fêtes restées célèbres et elle sert aujourd'hui de salle d'exposition, de concert, de bal, etc. Nous avons remarqué la beauté de la décoration, en bois sculpté, et la disposition de la galerie qui est fort belle. Les deux cheminées sont aussi très-remarquables.

Voilà ce que nous pûmes visiter pendant la journée qu'il nous a été donné de passer à Cologne; après une dernière visite au Dôme nous nous dirigeâmes vers la gare d'où peu après nous filions à toute vapeur vers Aix-la-Chapelle.

Les seuls édifices réellement remarquables que nous ayons visités à Aix sont la chapelle, l'hôtel-de-ville et le polytechnicum.

L'église d'Aix-la-Chapelle est un bizarre assemblage d'une grande salle octogonale d'architecture byzantine, d'une vaste abside en style gothique du quatorzième siècle, de petites chapelles latérales du même style, et d'un porche Louis XV. A part ce chœur gothique remarquable par la grandeur de ses lignes, et les deux petites chapelles, d'une harmonie, d'une finesse et d'une grâce admirables, il n'est rien dans cet ensemble de constructions qui frappe ou attire le regard. C'est une regrettable cacophonie, une accumulation de contraires avec oppositions choquantes; cela rappelle un peu le magasin d'antiquaire; mais que de beautés dans certaines parties!

Pour la chapelle d'Aix, le quinzième et le seizième siècles n'ont rien fait; le dix-septième et le dix-huitième l'ont gâtée.

L'hôtel-de-ville est aussi composé de cinq ou six constructions diverses. C'est une vaste façade composée de cinq travées de trois fenêtres chacune de style ogival, là où l'architecture du dix-huitième siècle n'a pu aller briser les meneaux élégants et frêles, arracher ou détruire sous le marteau les lobes gracieux et les fines sculptures. Ce qui en reste est peu de chose malheureusement. Les frontons courbes et brisés les ont remplacés. De chaque côté se dresse un beffroi; l'un bas, rond, large et évasé; l'autre haut, svelte et quadrangulaire; l'un est la vieille tour romaine, l'autre est du seizième siècle comme la façade. Au bas de la façade se développe un vaste escalier formant perron, devant lequel, au milieu de la place, est une fontaine en renaissance, de marbre blanc, portant une vasque de bronze couronnée par la statue de Charlemagne.

L'intérieur mérite d'être visité; nous y avons vu une fort belle salle d'un cinquantaine de mètres de long sur vingt mètres de largeur. Elle est ornée de fort belles fresques de Rethel et Kehren, des statues de Charlemagne et de trente-sept empereurs couronnés à Aix-la-Chapelle; elles sont placées sur des consoles et ornent d'une façon heureuse cette immense salle.

Nous visitâmes aussi le Polytechnicum dont le directeur nous fit voir les magnifiques locaux, les riches collections et la superbe installation pédagogique. Nous aurons l'occasion de parler spécialement du Polytechnicum sous peu.

La réception qui nous a été faite à Aix ne le cède en rien comme cordialité à celle qui nous attendait dans la première des villes que nous avons parcourues.

Nous avons été reçus par le secrétaire du consul et guidés par lui et par le Maître tailleur de pierre de l'église d'une façon réellement charmante.

Il n'est que juste que je termine ce rapport en le constatant et en exprimant ici toute la reconnaissance que nous a inspiré l'accueil aimable que nous avons rencontré tant à Cologne qu'à Aix-la-Chapelle.

E. A.

## FAITS DIVERS

Nous avons remarqué, ainsi que beaucoup de nos collègues, sans doute, une construction élevée sur les plans et sous la direction de Monsieur l'architecte provincial Coulon dans l'une des rues parallèles à l'Avenue du Bois, à Bruxelles. Ce bâtiment a été construit sans que l'on se préoccupât de la pose des pierres bleues. Des encaissements avaient été ménagés pour recevoir socles et montants de pierre et des agrafes fixées dans la maçonnerie pour les attacher.

Tous les constructeurs savent combien il est difficile d'obtenir sans trop long retard les pierres de grosse construction; généralement les travaux doivent être statés au moment de la pose du soubassement, celui-ci n'étant pas prêt.

Le mode de construction employé par Monsieur Coulon a donc cet avantage que les bâtiments ne souffrent pas de ces inévitables retards; en outre, les maçonneries peuvent s'asseoir, faire le tassement qui se présente dans toutes les constructions nouvelles, sans que les pierres, qui ne tassent pas comme la maçonnerie, ne se fendent ou ne s'épaufrissent aux joints de pose.

Il y a là une innovation qui nous paraît inspirée par le raisonnement et l'expérience.

La Banque nationale d'Anvers marche rapidement; l'on achève la toiture et une notable partie du ravalement est terminée; l'on peut dès à présent admirer l'ensemble et les détails de ce splendide édifice qui ne fera que confirmer la réputation brillante autant que méritée de Monsieur l'architecte Henri Beyaert.

Ce monument est traité dans le style et le caractère de l'architecture du 16<sup>e</sup> siècle; l'impression générale est très-heureuse et l'ensemble de l'édifice gagne encore quand on analyse les avant-corps, vigoureux et élégants à la fois; les séries de fenêtres ornées de pilastres ou de colonnes, découpées par leurs légers croisillons de pierre et couronnées, au-dessus de la corniche, par de superbes lucarnes renaissance.

Le jardin d'hiver construit dans le parc royal de Laeken, derrière l'orangerie, est à peu près terminé; l'on s'occupe en ce moment des pavements en mosaïque vénitienne et de l'aménagement des plantations. Le jardin d'hiver de Laeken est une œuvre très-importante, de forme, d'ornementation, de caractères tout nouveaux; l'aspect en est grandiose et saisissant.

Nous espérons, sous peu, entretenir nos lecteurs, d'une façon spéciale, de l'une des plus belles œuvres architecturales édifiées en Belgique, l'une des plus belles conceptions du savant architecte Monsieur A. Balat.